

DE VISU

Tissée serré

Page E 2



CINÉMA

L'imagination en héritage

Page E 5

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
E

Livres et Culture



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le menu musical du temps des Fêtes est on ne peut plus varié. La Bottine Souriante continue sa virée ce soir jusqu'au 31 décembre au Spectrum. Les Cowboys Fringants se payent le Centre Bell le 30. D'autres se joignent à la ronde. Le doute n'effleure pas notre esprit: la folie et le plaisir sans retenue seront au rendez-vous de ces concerts. Rien ni personne, toutefois, malgré toute la bonne volonté du monde, ne risque mieux de se rapprocher du côté obscur de la force que ce qui suit. Les bons petits écoliers de l'Académie du massacre vous invitent, le 29, au Club Soda. Au programme, un réveillon satanique. Rien de moins. Ça va chauffer dans la chaumière. Belphegor, Nosferatu, Méphistophélès: tous y seront.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'Académie du massacre en entier fera la file devant les portes du Club Soda, devenues les portes de l'enfer à l'occasion d'une soirée dédiée à Satan. L'Académie, c'est un frère exaspéré de voir ses écoliers le barouetter en classe. Les habits en sont portés par Mononc' Serge, ce chansonnier qui ferait rougir l'irrévérence elle-même. Et ses étudiants, ce sont les mauvais garnements d'Anonymus, le quartette métallique québécois qui depuis quatorze ans s'est construit une base de fans pour le moins solide. Portées par la langue crue de Mononc' Serge et la frénésie de la gang de «poëls» d'Anonymus, comme les surnomme Serge, les premières salves de ce métal baveux ont été servies aux dernières FrancoFolies de Montréal. Et les uns et les autres, présents ce soir-là, ne se sont pas remis de la pétarade.

Un retour au métal

À cinq, ils ont pondu un album, *L'Académie du massacre*, qui a eu le malheur de sortir le même jour que le disque de celui qui tente de populariser la coupe mohawk yuppie, nul autre que Wilfred. Pourtant, mine de rien, non seulement Mononc' Serge, étant ce qu'il est, a-t-il réussi à attirer une part de la tarte médiatique ce jour-là, il a même vendu quelque 2500 albums depuis — «pis on jubile», dit Serge, qui dit préférer rester dans la marge, pour la liberté que celle-ci offre. Comme quoi, dans notre société qui ne tolère pas grand-chose qui élève le ton, l'impertinence a sa place. Or, ce n'est pas Wilfred qui est la cible de la gang de «poëls». C'est Sébastien Benoît, l'animateur jovial de *La Fureur*, qui s'attire la sympathie diatribe de Mononc' Serge. «Moi je n'aime pas Sébastien Benoît», s'époumone la bande sur le disque.

Pour Mononc' Serge, il s'agit d'un retour au métal. «C'est sûr que c'est un peu charrier, de dire que j'ai déjà fait du métal. Mais quand j'ai commencé à pratiquer la basse, je repiquais des affaires dans des revues comme *Guitar Practicing Musicians*, comme des tonnes de *Ratt*, de *Quiet Riot* pis de *Iron Maiden*. *Maiden* était mon band fétiche dans le métal.» De fil en aiguille, la musique francophone a pris le dessus, puis le mossaïeur a rejoint Les Colocs, avant de se consacrer à une carrière solo qui l'a mené de la chanson à une tangente «beaucoup plus trash». Chassez le naturel et il revient au galop, dit-on.

La rencontre entre Mononc' Serge et Anonymus s'est faite après la sortie de *Mon voyage au Canada*, au festival Polliwog, «où je jouais en après-midi, avec les losers», rappelle Serge. «Ils m'ont fait l'honneur de m'inviter à jouer une de mes tonnes dans leur spectacle. J'étais dans un processus de métallisation. J'y ai vu une avenue prometteuse. Je pouvais mener à son paroxysme ce que je faisais depuis deux ou trois ans.»

Le processus d'enregistrement s'est fait pour ainsi dire à temps perdu. Mononc' Serge tournait avec son spectacle multimédia *Mon voyage au Canada*, alors qu'Anonymus préparait *Dæmoniun*, son produit le plus brutal en quatre albums. La rencontre avec Serge n'allait pas de soi, selon Oscar Souto, bassiste d'Anonymus. «On n'était pas des fans, mais on s'est mis à l'écouter, pis on s'est dit: taba[beep!], il y a des bons textes là-dedans, pis de la bonne musique. Le reste s'est fait par tranches de travail.» En quatorze ans d'existence, Anonymus n'a jamais connu de changement parmi les membres. «On a beaucoup appris à voir quelqu'un d'autre travailler. Tout le monde va ressortir gagnant de ça.»

VOIR PAGE E 2: MONONC' SERGE

Virée chez

Lucifer

«L'affaire c'est que, quand j'identifie une limite, le fun c'est de la dépasser»

• Culture •

MONONC' SERGE

SUITE DE LA PAGE E 1

Le public aussi risque d'en apprendre. Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens capables de réunir Gadamer et Heidegger sur fond de grosses guitares sales? Dans *L'Être en tant qu'être*, un vieux texte rédigé du temps que Mononc' Serge s'usait les culottes sur les bancs des classes de philo sous le nom de Serge Robert, on apprend que «l'essentiel est hermétique». Un petit renvoi aux présocratiques, avec ça? «J'étudiais en ontologie, commente Mononc' Serge. C'est pas la science de la honte, mais ça devrait être ça. J'écrivais des textes que je ne comprenais pas sur d'autres textes que je ne comprenais pas, pis j'avais des bonnes notes.»

Chez celui qui ne supporte pas les gens sans couleurs, ni l'imbécillité ambiante, la musique elle-même, au-delà des textes poivrés, est un prétexte à faire des blagues. Parodique, le métal de ce combo? En donne-t-il plus que le client en demande? «Je ne peux pas dire qu'on a voulu rire du métal. On a fait les chansons avec sérieux», soutient Souto. Peut-être que Serge, en faisant les chansons... «Pas vraiment», enchaine celui qui varlope Maman Dion sur *Mon voyage au Canada*.

«En même temps, dans Mourir pour le Canada, il y a une espèce de riff à la Maiden. J'avais en tête une toune de Dio, Heaven and Hell. J'ai pas fait ça pour en rire. Mais comme la toune est un peu ridicule... Dans Treize juin 2003, c'est vrai qu'il y a des affaires là... J'ai jamais ça, faire des structures tirées par les cheveux.» Tiens, tiens, les gars d'Anonymus se seraient-ils fait passer une petite vite? Appelle-t-on la chose du méta-métal? «Il y a certains clichés», finit pas avouer Souto, avec un grand sourire. On n'insistera pas, donc. De toute manière, «la chose trippante, c'est d'amener les chansons à un autre niveau», explique Souto.

Limites

Le processus n'a pas été des plus faciles, selon les gars d'Anonymus, étant donné les structures irrégulières des chansons de Serge: «Des fois, je suis paresseux quand j'écris mes textes. Quand j'ai une phrase qui dépasse, je la laisse là pis je rajoute des mesures de musique.» Souto a écrit une des musiques sur l'album. Pas de texte. «Je n'arriverais pas à la cheville de Mononc' Serge»,

dit-il. «Tu liras le texte de L'Âge de bière, relance Serge, tu vas voir que la barre est basse en host[beep].»

Toutefois, des limites, Mononc' Serge en connaît. «L'affaire, c'est que quand j'identifie une limite, le fun c'est de la dépasser. Ça fait partie du plaisir que j'ai de faire une chanson. Je repousse les limites de ce qui est convenable. J'en tire un plaisir probablement malsain.» Pour *Les Grosses Torches acadiennes*, par contre — «une toune sans véritable fondement» —, il s'est retenu. «Je trouve ça plus d'ill de rire des gens qui sont plus faibles.» Il l'avait écrite autrefois pour *Treize tounes trash*, il a attendu, l'a conservée dans le format, faisait preuve d'une retenue temporaire, jusqu'à *Mon voyage au Canada*, qui ne se gênait pas dans le genre du nihilisme. «Ça s'inclutait mieux. D'un point de vue moral, c'est discutable, mais si on fait abstraction de ça, c'est une maudite bonne toune.» Souto, lui, remplace le tout dans un contexte plus large: «Il faut prendre les textes de Mononc' Serge avec un grain de sel. Il faut discerner la comédie là-dedans.»

Au sujet du réveillon, rien ne transpire. «Il faudrait s'en parler nous autres mêmes», se disait Souto il y a une dizaine de jours, quand nous avons rencontré les deux comparses. Pour Serge, «l'affaire va rester assez simple». Quand quelqu'un ne fait pas les choses comme les autres, les surprises sont légion. «On place les choses au fur et à mesure.» Récemment, à Repentigny, en respect pour la mort d'Adhémar Dion — Charlemagne n'est pas très loin —, la chanson *Maman Dion* a été remplacée par une période de recueillement... qui a duré le temps de la chanson. «C'est beaucoup d'improvisation», selon Souto.

Chose sûre, Michel Faubert sera là, comme aux Francos cet été. Godzilla également. Aussi, il paraît que la bande de petits garnements prépare un sacrifice humain. La rumeur court. «J'aimerais bien sacrifier Jean Charest pendant la toune Mourir pour le Canada. Je l'ai invité. Je pense qu'il a du pain sur la planche, mais j'espère qu'il va avoir un petit cinq minutes pour passer. J'ai bon espoir.»

Ce soir, au Kashmir, à Québec. Le 29 décembre: au Club Soda, à Montréal. Le 30 décembre: au Café du Palais, à Sherbrooke.

EXPOSITIONS

Tissée serré



RICHARD-MAX TREMBLAY

Mené par le bout du nez, 2002, de Michel Boulanger

TRAÎNER
SON LOURD PASSÉ
Michel Boulanger
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 18 avril 2004

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Toute la famille devrait passer par le Musée d'art contemporain de Montréal en cette période des Fêtes. Jusqu'au printemps, le musée présente de nouveaux chapitres des «petites fables contemporaines» de Michel Boulanger. Le peintre revient avec la manière qu'on lui connaît: des personnages disneyesques évoluent dans des compositions touffues dans ce qui se veut des petits théâtres de la condition humaine. De plus, l'artiste, qui fait ses premiers pas en solo dans l'institution, ajoute une autre première en frayant du côté du film d'animation.

Dans cette nouvelle exposition qui présente les deux dernières années de production de Boulanger, les personnages familiers de l'univers de l'animation reviennent. Donald y est, mais pas Mickey. C'est que, graduellement, le peintre s'est quelque peu détaché des motifs chers à Disney pour proposer des personnages génériques. Ces personnages, campés dans des décors, disons, baroques, sont soumis à des petites saynètes où les rapports de force sont mis en relief.

Dans ces nouveaux tableaux, la fragmentation opère davantage. Comme si la dimension formelle avait pris un ascendant sur la composition. L'unité de la narration est sacrifiée au profit d'un éventail d'attitudes et de poses plus large, mais aussi au profit de cascades dans la composition qui font de la lecture des tableaux une aventure en soi, presque aussi périlleuse que certaines «épreuves» que traversent les personnages peints par Boulanger.

Puzzles visuels

Ainsi, cette vache aux formes clownesques qui revient dans les différents plans se démultiplie

dans des compositions qui se veulent presque des puzzles visuels. Vraiment, les enfants auront certainement un immense plaisir à voir ce spectacle, alors que les grands y trouveront aussi leur compte, tant cette peinture, à travers la figuration, est complexe. Les scènes sont enchevêtrées dans un magma où l'architecture, les personnages et les fonds des tableaux se fondent dans une nuée où les contours se perdent, les signes deviennent ambigus et s'envolent avec les nuages qui ont la particularité d'être solides. Le tout est largement informé des chapitres de l'histoire de l'art, de la perspective notamment, que complexifient le fourmillement de personnages et d'objets de même que les changements d'échelle fréquents.

Seulement quatre tableaux sont présentés, chacun avec son atmosphère propre. En face de ces œuvres, trois dessins ont été suspendus au mur. Ces dessins sont faits de traits irréguliers, de lignes virtuelles incomplètes qui bourdonnent. Ces œuvres sur papier exigent de la part de celui ou celle qui regarde un travail plus grand

encore de reconstitution, presque de récréation. Encore plus qu'avec les tableaux, les dessins constituent un défi au regard, puisque c'est par un balayage qui remplace chacun de ces fragments dessiné dans un ensemble que l'on finit par reconnaître, notamment, une pelle mécanique. Un de ces dessins s'intitule *Mauvaise foi*. On se demande bien de qui naît cette mauvaise foi, dans la mesure où l'artiste fait tout pour nous compliquer la tâche, pour forcer un regard actif. Boulanger, qui est représenté par la galerie Christiane Chassay, le fait avec un malin plaisir.

On pourra dire que cette présentation est bien ciblée. Dans une petite pièce construite pour l'occasion, la projection du premier film d'animation du peintre vient clore un triptyque bien ficelé. Dans ce film qui risque d'amuser plus d'un, Boulanger résume certains des chapitres de l'histoire de la peinture moderne, en plus de partager quelques pensées sur le statut de l'artiste.

La boucle part d'une œuvre de la fin des années 50 de Robert Rauschenberg, *Monogram*. Dans un

geste d'une grande ironie et un renvoi à la production de masse, l'artiste avait déposé sur un tableau une chèvre empaillée, qui portait autour de la taille un pneu de voiture. Dans le film de Boulanger, la chèvre reprend vie, se débarrasse du pneu qui l'appesantit et se met à glisser sur une surface glacée dont on comprend qu'elle correspond au terrain glissant de la peinture.

Les péripéties de la pauvre chèvre, qui glisse et glisse encore sur ses sabots, la mènent sur les grands chemins de la peinture à numéros, de la théorie de l'art (du *push and pull*, concept éprouvé sur la peinture, qui opère également pour celle de Boulanger: dans le film, les deux mots se retrouvent sur un jouet pour enfants, un bloc) et de l'angoisse de la création au moment où la chèvre s'enfonce dans les méandres de l'art.

Impossible que ce petit film ne décroche pas un sourire des visiteurs. De plus, en retournant sur vos pas et en revoyant les tableaux et les dessins, vous saurez un peu plus de quoi se nourrit l'art de Boulanger. Comme quoi l'exposition est montée serrée.

LE THÉÂTRE DE QUARTIER ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI PRÉSENTENT

Les petits orteils

Un texte de Louis-Dominique Lavigne
Mise en scène de Lise Gionet

DU 20 AU 30 DÉCEMBRE 2003
ET LES 3 ET 4 JANVIER 2004 à 15h

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, SAINT-DENIS, MONTRÉAL
INFOS. ET BILLETTERIE : (514) 282-3900

Québec 2003

POUR LES ENFANTS DE 4 À 8 ANS



Hommage à Vienne

Offrez-vous un Nouvel An inoubliable!

Les oeuvres les plus populaires de
Johann Strauss fils mettant en vedette

L'Orchestre Strauss de Montréal

Klaus Arp, Chef (Vienne)
Katarzyna Dondalska, soprano (Varsovie)
Zrinko Soco, ténor (Vienne)
danseurs de Les Grands Ballets Canadiens de Montréal

Jeudi, 1^{er} Janvier, 2004 14h30

Place des Arts 514-842-2112
Admission 514-790-1245
ou 1-800-361-4595 • www.pda.qc.ca

Information 1.800.545.7807 • www.salutetovienne.com

Le Théâtre du Double Signe

présente

Baba Yaga

Inspiré d'un conte russe
mélange de Cendrillon et Hansel et Gréta
Création de Sylvie Marchand, René Béchard
et Patrick Quinault

les 13-14 décembre; du 17 au 21 décembre
et les 27-28 décembre

Studio-Théâtre du
Monument
National
1182 Boul.
St-Laurent
Montréal

Production étonnante à voir...
Pourquoi Pas dimanche, Radio-Canada
Francine Groulx

Mise en scène: Patrick Quinault
Sur scène: René Béchard, Hélène Desjardins, Sylvie Marchand, Christine Michon, Julie Roy, René Béchard
Concepteurs: René Béchard, Louis Huard, Bernard Lussier
Musique: Huard

FORPAT ciné-théâtre en collaboration avec Ex-Centris
FORPAT ciné-exposition en collaboration avec le Musée Juste pour rire

Information: (819) 565-5536
Réservation: (514) 871-2224
www.double signe.ca • theatre-a-double signe.ca

INFORMEZ-VOUS!

vendredi 6 FÉVRIER 2004

BOMBE

MUSICALE

20H Entrée: RICHARD DESJARDINS ET KANASUTA

20H35 Plat principal: FÉLIX GOURD AND THE CATS, FRED FORTIN, JEAN DERÔME, MARIE-CLAUDE LAMOUREUX, LOU BABIN, PASCALE BUSSIÈRES, BERNARD POIRIER, JESSICA VIGNEAULT, LOCO LOCASS, PAUL KUNIGIS, VANDER, RENÉ LUSSIER ET TIM BRADY, LOUISE FORESTIER ET JEAN-FRANÇOIS GROULX, FRANÇOIS MARCAURELLE, CHARLES PAPASOFF, URBAIN DESBOIS, COMBO, YANN PERREAULT, EDGAR BORI, KUMPANIA

22H30 Dessert: FANFARE POURPOUR

Vin: FRANÇOIS DE PAR GOURD

Toile de fond: ARMAND VAILLANCOURT



SOLIDARITÉ MUSICALE

Soirée de financement
et de Pleine lune

w'OFF Festival de Jazz de Montréal

au Medley, 1170 St-Denis 842-6557

billets: 25\$ Medley, l'Oblique (4333 Rivard coin Marianne 499 1323), Ticket Pro

CAFÉ CAMPUS

Radio-Canada

Boréal

QUAI DES BRUIXES

LE DEVOIR

EX-CENTRIS

JUSTE POUR RIRE

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

LE DEVOIR

Cinéma

La chicane...

CHEAPER BY THE DOZEN
(V.F.: MOINS CHER LA DOUZAINÉ)

Réalisation: Shawn Levy. Scénario: Sam Harper, Joel Cohen, Alec Sokolow. Avec Steve Martin, Bonnie Hunt, Tom Welling, Piper Perabo, Hilary Duff. Image: Jonathan Brown. Montage: George Folsey Jr. Musique: Christophe Beck. États-Unis, 2003, 100 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

La première mouture de *Cheaper by the Dozen*, réalisée en 1950 par Walter Lang, ne devait surprendre personne: une famille de douze enfants, cela n'avait rien d'une abstraction, encore moins d'une aberration. Un demi-siècle plus tard, la version qu'en propose Shawn Levy (*Just Married*, *Big Fat Liar*) va consterner ceux qui considèrent les poupons comme une entrave à leur épanouissement personnel. Certains pourraient même qualifier cette comédie de film de science-fiction, ou pire, d'épouvante.

Dès que se profile la bouille de Steve Martin, nos craintes, ou nos timides espoirs, s'envolent en fumée, puisqu'on sait bien que l'acteur ne s'aventure jamais loin des sentiers qu'il fréquente depuis tant d'années et que son dernier film diffère rarement de plus d'un iota du précédent... Ce qui n'enlève rien au plaisir, agréable et bien inoffensif, que procure *Cheaper by the Dozen*, enfilade de vignettes cocasses sur la vie de famille (très nombreuse!) où les enfants rivalisent d'ingéniosité pour renouveler leur attirail de coups pendables et de catastrophes domestiques.

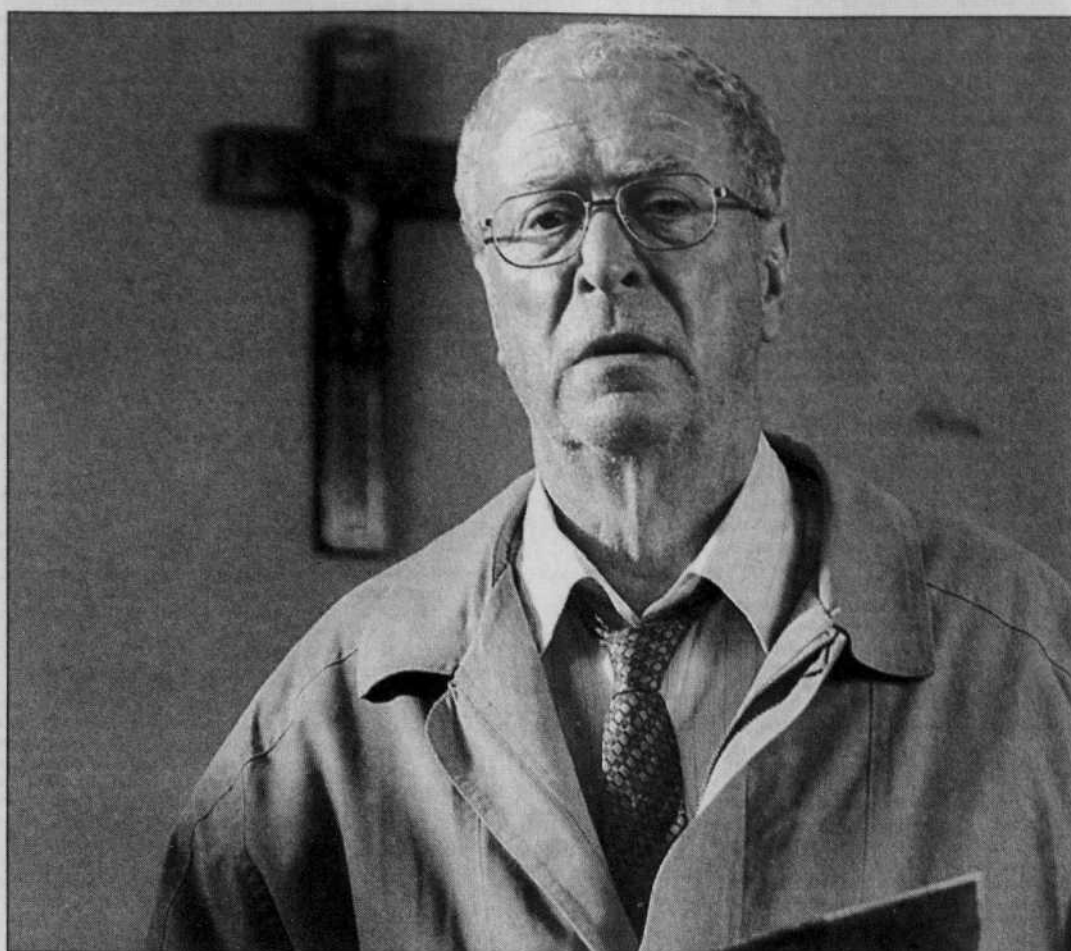
L'ennui, voilà un concept totalement inconnu chez les Baker. Thomas (Steve Martin) et Kate (Bonnie Hunt) gèrent, avec méthode et légèreté, un chaos permanent, et leur marmaille ne semble pas s'en plaindre. Leur existence dans une immense maison de campagne prend bientôt une tournure moins bucolique quand les parents décident de penser à eux et à leur carrière. Entraîneur de football, Thomas se voit offrir les destinées d'une prestigieuse équipe à Chicago, ce qui oblige toute la famille à déménager dans une ville qu'ils n'ont aucune envie de connaître. De son côté, Kate a minutieusement consigné ses réflexions de maman débordée de tous les côtés dans un livre qui a toutes les chances d'être publié.

L'arrivée à Chicago n'aura rien d'euphorique pour la famille Baker, les enfants ayant décidé que rien ne valait mieux que leur petit village. Thomas, réussissant à peine à assumer ses nouvelles responsabilités, doit composer avec l'absence de Kate, en tournée de promotion pour son ouvrage. Déjà peu enclins aux compromis, ces bébés gâtés vont cruellement faire payer leurs parents pour tous ces changements.

Le tableau de famille esquissé par Shawn Levy ne manque ni de rythme ni de surprises mais, sous sa surface de comédie anodine, on peut y lire un discours pronataliste qui ne risque pas de provoquer l'hilarité chez les féministes. En fait, *Cheaper by the Dozen* semble vouloir démolir les mythes entourant la conciliation travail-famille. Faisant preuve d'un égoïsme bien plus choquant que leurs mauvais coups, il ne vient à l'idée d'aucun enfant, dont plusieurs ont largement l'âge de raison, de donner un coup de main... Préoccupés qu'ils sont par leur maquillage, leur carrière, leur bagnole ou leur grenouille, l'échec appréhendé des ambitions professionnelles de Thomas et Kate devient, à leurs yeux, une bénédiction.

Curieusement, la composition de cette ribambelle de gamins ressemble plutôt au profil sociologique de la classe moyenne américaine, chaque enfant représentant un «segment» du public cible. Le reclus, l'obèse, l'intello, les ju-meaux polissons, l'effrontée, et j'en passe, forment un curieux aréopage où seul le nom de famille semble le point commun, le fil conducteur pour comprendre ce qui les unit.

Avec son indéfinissable catalogue de grimaces et de mimiques, Steve Martin amuse sans étonner ni émouvoir, toujours plus près de son propre personnage que de ceux qu'il incarne. Quant à Bonnie Hunt, dont l'élégance laisse à penser qu'elle a mis au monde 12 enfants et non 12, ses bambins, même cinématographiques, ont bien raison de craquer pour sa fougue et sa sensibilité, elle forme avec Martin un tandem parental rigolo et à peu près crédible, si on sait faire preuve d'indulgence.

Michael Caine dans le film de Norman Jewison, *The Statement*.

SOURCE CHRISTAL FILMS

Démonstration ratée

THE STATEMENT

Réalisation: Norman Jewison. Scénario: Ronald Harwood d'après le roman de Brian Moore. Avec Michael Caine, Tilda Swinton, Jeremy Northam, Alan Bates, Charlotte Rampling, Matt Craven. Image: Kevin Jewison. Musique: Normand Corbeil.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Coproduction entre la France, le Canada et le Royaume-Uni, *The Statement*, du Canadien Norman Jewison établi aux États-Unis, ne redonne rien l'image que les Américains ont des Français par les temps qui courent. En effet, c'est une France réactionnaire et étrangement passéiste qui nous est présentée ici. Comme il a adapté le roman de Brian Moore, Jewison (à qui on devait déjà *Agnes of God*, abordant aussi l'univers secret des communautés religieuses) n'est pas responsable entièrement de la distorsion des faits en cause. Mais le climat d'ensemble qu'il brosse suscite chez le spectateur qui connaît la France une sorte de malaise.

Là où un film comme *Amen* de Costa-Gavras déterrera les liens du Vatican avec les nazis durant la dernière guerre en se collant à une époque vraiment trouble, *The Statement*, dont l'action est contemporaine, apparaît bien déconnecté de l'Hexagone actuel, qu'on nous décrit antisémite dans son ensemble, protecteur de nazis comme si l'eau n'avait pas coulé sous les ponts depuis l'Occupation, doté d'un clergé très fort et d'ouailles pieuses comme jamais. Une France immobile au sein de laquelle on cherche en vain sa mosaïque actuelle.

Étrange film, vraiment! Entièrement tourné en France, on n'y parle pas un mot de français. De plus, les interprètes sont plus britanniques que le prince Charles et impossibles à confondre avec les descendants de Gaulois dont ils incarnent les rôles: Michael Caine, emblème anglo-saxon à lui tout seul, Tilda

Swinton, au teint laiteux d'Anglaise confinée au brouillard, etc. Bonjour les Français!

Thriller politique, *The Statement* met en scène une chasse à l'homme. Pierre Brossard, un ancien collaborateur du régime nazi protégé par le clergé catholique et l'establishment français, est traqué par une femme juge (Tilda Swinton) et un colonel (Jeremy Northam) pendant qu'une escouade de l'ombre essaie de l'assassiner en parallèle pour venger ses crimes de guerre. Alors il tue avant d'être tué, se confesse au curé qui l'absout de ses crimes. On se croirait de retour au temps d'*I Confess* d'Hitchcock, tourné à Québec en 1953. Chaque communauté religieuse recueille le fuyard sans poser de questions.

Qu'une omerta puisse peser sur un passé trouble partagé par plusieurs en France, ça se conçoit dans le scénario, mais cette teinte uniformément réactionnaire choque. À croire que Le Pen et ses adeptes sont là-bas par tout...

The Statement est rempli d'irritants de fond. Le scénario, mal ficelé, ouvre des pistes et les perd en chemin. L'existence de cette armée juive de l'ombre qui venge les crimes passés est mise en doute et pourrait servir de prête-nom, puis cette porte se referme sans fournir d'explications. On ne connaît jamais l'identité de ses vengeurs.

Le jeu de Michael Caine n'est pas en cause. Avec son talent habituel, il parvient à rendre humain un être plutôt monstrueux. La mise en scène académique de Jewison accomplit le travail, mais la couleur donnée à la France d'aujourd'hui fausse tout. Les trous de scénario font le reste. Explorer les séquelles du passé de l'Occupation en France est un thème en or, mais avec de pareils gros sabots, les intentions se perdent avec leur corde.

À cause du vent francophobe qui souffle sur les États-Unis, il est possible que *The Statement* se retrouve avec des nominations aux Oscars, sans le mériter, pour de mauvaises raisons, car le film s'entortille sur lui-même en une démonstration ratée. Espérons que les spectateurs ne seront pas dupes. Les filles sont si grosses, vraiment...

La guerre de l'intérieur

COLD MOUNTAIN
(RETOUR À COLD MOUNTAIN)

Réalisation et scénario: Anthony Minghella d'après le roman de Charles Frazier. Avec Jude Law, Nicole Kidman, Renee Zellweger. Image: John Seale. Musique: Gabriel Tard. Deux heures 30 minutes.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Autant en emporte le vent était passé par ces ornières avant *Cold Mountain*. Difficile de réaliser une grande fresque mêlant amour et fureur guerrière sur fond de guerre de Sécession sans faire référence au film de Fleming et au roman de Margaret Mitchell. Anthony Minghella, le cinéaste du *Patient anglais*, s'y frotte à son tour, portant cette fois à l'écran un roman de Charles Frazier, qui ne cherchait pas à recréer des grandes batailles mais à se concentrer sur les ravages occasionnés par la guerre sur l'être humain. *Cold Mountain* n'a pas la puissance d'*Autant en emporte le vent*. Ses personnages sont plus fades et il ne fera pas date comme lui. Il manque aussi au film l'impact du *Patient anglais*, qui valut neuf Oscars à Minghella. Ce qui ne lui retire pas ses vertus pour autant.

L'action se déroule en 1860 dans des montagnes perdues de Caroline du Nord. En vedette, Nicole Kidman dans la peau d'Ada, une jeune fille de bonne famille, bientôt orpheline, qui devra apprendre en pleine guerre à survivre à la dure, seule avec sa servante Ruby (Renee Zellweger). Mais le cœur d'Ada brûle pour le bel Inman (Jude Law), à peine fréquenté avant qu'il ne parte au front comme soldat. Leur passion ardente vécue dans la séparation semble tirée par les cheveux, et on a peine à y croire.

Au delà de l'histoire d'amour, les

qualités du film reposent sur cette peinture de l'intérieur d'une guerre qui transforme les mentalités, érode les classes sociales, bouleverse les mœurs.

Sur des images superbes, très léchées, presque trop, une musique inspirée, le film repose sur un triangle d'acteurs: Nicole Kidman, juste mais assez froide dans son rôle de femme qui apprend à mûrir à la dure école. Elle se fait pourtant voler la vedette par Renee Zellweger, merveilleuse de gouaille et de sensibilité renforcée dans un personnage plus frustré et beaucoup moins engoncé que celui de Kidman. Quant à Jude Law, il hérite du rôle un peu convenu du soldat courageux tâchant de rentrer chez lui sur les routes de tous les dangers, mais repoussant les tentations libidineuses pour les beaux yeux de sa belle, paragon de vertu au profil peu vraisemblable en ces temps troublés.

Ce qui fascine ici, c'est la dynamique de cette fin de guerre de Sécession, avec les hordes éparées de soldats yankees ayant perdu tout sens moral, qui tuent et violent au hasard de leurs caprices. C'est ce Sud profond incendié, appauvri, vivant sous la menace, un Sud désorganisé, affamé. Des fenêtres sur le jeu s'ouvrent au milieu de l'enfer. Les airs bluegrass d'un groupe de musiciens, appelés à occuper une place importante dans le film, apportent une bouffée d'oxygène sur *Cold Mountain*. On peut trouver à la dernière œuvre de Minghella une volonté d'esthétiser la guerre, une romance trop présente, des images filtrées. Ou plutôt choisir de se laisser porter par une époque enflammée, des grands sentiments au bout de leur lancée, des images belles et des scènes fortes, sans trop comparer avec *Autant en emporte le vent*, en abaissant un peu nos critères, mais en passant un bon moment de cinéma qui ne s'inscrit pas dans les anthologies pour autant.

RÊVES ET RÉALITÉS

AU CANAL DE LACHINE

EXPOSITION
JUSQU'AU 25 AVRIL 2004

UNE PRÉSENTATION DE CLARICA



RÊVES ET RÉALITÉS AU CANAL DE LACHINE EST RÉALISÉE PAR
POINTE-A-CALLIÈRE EN COLLABORATION AVEC PARCS CANADA



Gouvernement du Canada / Government of Canada

Canada

POINTE-A-CALLIÈRE
Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
angle de la Commune
Vieux-Montréal
Tél.: (514) 872-9150
www.pacmusee.qc.ca



HISTORIA



MÉTROPOLITAIN



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

LE MUSÉE EST SUBVENTIONNÉ PAR LA VILLE DE MONTRÉAL

Aphrodite en 04

Si j'entendais penser mon voisin d'autobus...

DU 6 AU 31 JANVIER À 20H30
À ESPACE LIBRE
1945 RUE FULLUM (METRO FRONTENAC)
RESERVATIONS (514) 521-4191

ESPACE LIBRE

Un spectacle qui se transforme au fil des soirées. Découvrez la magie de l'art de la rue.

LES ARTISTES
Evelyn de la Chenelière
Jean-Pierre Ronfard

LES ARTISTES
Evelyn de la Chenelière
Jacques L'Heureux

LES ARTISTES
Delphine Arnaud
Marcelo Arroyo
Emilie Bibeau
Jocelyn Caron
Francis Ducharme
Marie-Christine Lavalée
Patricia Ubeda
Erwin Weche

LES ARTISTES
Guillaume Cyr

NOUVEAU
Théâtre Experimental

NTE
www.nte.qc.ca

Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDA

ESSAIS QUÉBÉCOIS

CINÉMA

L'imagination en héritage

BIG FISH

De Tim Burton. Avec Billy Crudup, Ewan McGregor, Albert Finney, Jessica Lange, Helena Bonham Carter, Marion Cotillard. Scénario: John August, d'après le roman de Daniel Wallace. Image: Philippe Rousselot. Montage: Chris Lebenzon, Joel Negron. Musique: Danny Elfman. États-Unis, 2003, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les héros de Tim Burton sont rarement des gens d'action. Exception faite des deux premiers épisodes de *Batman* (d'ailleurs plus métaphysiques que les deux suivants), ses héros sont pour la plupart des êtres immobiles (*Edward Scissorhands*, *Ed Woods*) ou contraints dans l'espace (*Beetlejuice*, *Sleepy Hollow*), qui voyagent grâce au pouvoir de l'imagination dont ils ont trouvé en eux-mêmes la source.

Big Fish, le dixième long métrage de Tim Burton, est emblématique de cette démarche. Dans les premières images du film, nous faisons la connaissance de son héros, Ed Bloom (Albert Finney, formidable), alors qu'il est alité, à quelques jours de son dernier souffle. Mais l'enfant qu'il a été est toujours bien vivant dans sa mémoire, laquelle se remet en marche le jour où son fils (Billy Crudup) rentre d'Europe avec sa jeune épouse (Marion Cotillard).

Un monde sépare les deux hommes. Alors que le premier, jovial, déboulaire, a consacré son existence à réinventer sa propre histoire, le second est sérieux, réservé, ascète de la vérité pure. Venu forcer la confession de cette vérité, le fils en sera quitte pour un dernier tour de manège dans l'imagination fertile de son père, dont les épisodes de sa vie fantasmée



SOURCE COLUMBIA PICTURES

Big Fish est une comédie sentimentale sur l'innocence et sur les trésors d'imagination qu'il faut déployer afin de la préserver.

nous sont racontés à travers une multitude de flash-back (Ewan McGregor prenant alors le relais de Finney), reconstituant les étapes d'une odyssée extraordinaire, où la vérité appartient au rêve.

Ainsi, une sorcière, un géant, un nain maître de piste, des siamoises coréennes ne représentent qu'une fraction des personnages saugrenus qu'Ed a croisés au cours de cette longue odyssée — laquelle l'a conduit très jeune dans un village hors du temps dont il s'était promis de faire son éden. Tandis que fiction se brûle les cellules à tenter d'extraire la part de vérité de tous ces embellissements, sa mère (Jessica Lange, «sur-liftée») et sa douce l'incitent à faire le chemin inverse et à accepter la part de mythe que son père entend lui léguer.

Comédie sentimentale sur l'innocence et sur les trésors d'imagination qu'il faut déployer afin de la préserver, *Big Fish* est une œuvre chaleureuse, réconfortante, d'une grande beauté morale et plastique.

Cela dit, le film se met en branle dans une sorte d'euphorie visuelle et d'empressement narratif qui nous laisse peu de temps pour absorber la somme considérable de ses partis pris. Les premiers virages et allers-retours sont exécutés abruptement, rompant pour un temps la magie du film.

La magie de *Big Fish*, une fois sécurisée, repose en grande partie sur l'admirable direction artistique de Dennis Gassner (*The Truman Show*, *Barton Fink*), qui est parvenu à traduire les mondes fantasmés du père, raisonné du fils, puis à construire les ponts entre les deux. Étonnamment, et à l'inverse de *Sleepy Hollow*, par exemple, la mise en scène de Burton semble soumise à cette illusion bien plus qu'elle ne participe à son illustration. À 45 ans, et pour la première fois de sa carrière, il me semble, Tim Burton donne l'impression d'être, à l'image de ses héros, et en particulier de celui-ci, un magicien qui opère à distance.

Biographie de sentiments

PETER PAN

De P.J. Hogan. Avec Jason Isaacs, Jeremy Sumpter, Rachel Hurd-Wood, Olivia Williams, Lynn Redgrave, Ludvine Sagnier. Scénario: P.J. Hogan, Michael Goldenberg, d'après la pièce de J.M. Barrie. Image: Donald McAlpine. Montage: Garth Craven, Michael Kahn, Paul Rubell. Musique: James Newton Howard. États-Unis, 2003, 113 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les deux heures que dure *Peter Pan*, je les ai passées à m'interroger sur les raisons qui avaient poussé les studios Universal à revisiter ce conte archiconnu, cent ans après sa création et douze ans après l'échec retentissant du *Hook* de Steven Spielberg. Au générique final, la lumière jaillit. C'est à ce moment, en effet, que j'ai appris que Mohamed al-Fayed en est le producteur et que le film est dédié à la mémoire de son fils, Dodi al-Fayed, mort aux côtés de la princesse Diana en 1997.

Le baron milliardaire de la chaîne Harrods a toujours invoqué la thèse du complot pour expliquer la mort de son fils. Il a aussi, du même souffle, clamé l'innocence de son rejeton, dépeint à l'époque de sa mort comme un play-boy irresponsable. Tandis que la couronne britannique passe aux actes en ouvrant une enquête sur le terrible accident, al-Fayed père prend les devants en commanditant la production d'un film sur «le petit garçon qui ne voulait pas grandir», histoire qu'al-Fayed fils admirait pour avoir lui-même, en 1991, produit *Hook*, de Steven Spielberg.

Au-delà de la biographie des sentiments d'un

père pour son fils, et à l'inverse de *Hook* (qui projetait le personnage dans l'avenir), ce *Peter Pan* se veut très fidèle au conte de James Barrie. La réalisation en a été confiée au cinéaste australien P.J. Hogan qui, depuis ses deux mariages heureux (*Muriel's Wedding* et *My Best Friend's Wedding*), a perdu la cote à Hollywood sans qu'on sache trop pourquoi. Même que son dernier-né, *Unconditional Love*, n'a jamais été distribué en Amérique.

Le voici donc à l'œuvre dans une aventure un peu lourdaude où il reprend du début jusqu'à la fin connue l'histoire de la petite Wendy Darling (Rachel Hurd-Wood) et de ses deux petits frères emmenés par Peter Pan (Jeremy Sumpter) à Never Land, ce lieu de liberté où les enfants ne grandissent pas, certes, mais où ils subissent néanmoins les persécutions du capitaine Crochet (excellent Jason Isaacs, qui joue également le papa de Wendy — bonne idée!) et de son équipage de pirates.

Hogan a privilégié une approche visuelle, souvent belle, délibérément kitsch, éclatante par interminence, bref, très élaborée, au détriment de la fluidité du conte et de la spontanéité des personnages, qui sont ici les éléments des décors au même titre qu'eux.

En fée Clochette, la Française Ludvine Sagnier a l'air terriblement seule dans sa bulle; son interaction avec les autres personnages, créée au montage et par la magie des effets visuels, ne fonctionne jamais. J'ignore du reste s'il aurait fallu des acteurs ayant plus de prestance (le petit Peter Pan voit sa pâle figure rayée par l'impayable Crochet) ou des décors plus discrets afin que l'ensemble des forces de *Peter Pan* s'harmonisent. On reste devant ce film inégal avec l'impression de s'être vu offrir un jouet dont les piles étaient vendues séparément.

Laurent Laplante contre l'hégémonie

Winston, c'est le personnage clé du 1984 de George Orwell. «Aux yeux du plus grand nombre, écrit Laurent Laplante, Winston évoque irrésistiblement la prison, le viol de l'intimité, la méticuleuse sape de la liberté. Ce n'est pourtant pas de cela que j'entends traiter. Me frappe davantage l'adhésion de Winston à l'univers dans lequel on l'a plongé.» La phrase la plus troublante du roman d'Orwell, en effet, annonce la fin de toute résistance: «Il aimait *Big Brother*». Et nous serions, nous et nos suivants, les enfants de ce triste sire atteint de jowialisme: «Véritable dogmatisme de la béatitude, le jowialisme n'a que mépris pour le doute, l'hésitation, le regret, la critique.»

Essayiste solitaire et réfractaire à tout esprit de système, Laurent Laplante, avec *Les Enfants de Winston*, poursuit une œuvre de réflexion exigeante qui, depuis *La Personne immédiate*, paru en 1998, navigue entre la critique radicale et l'utopie (voir *L'Utopie des droits universels* — L'ONU à la lumière de Seattle). Empreint d'une gravité toute prophétique, cet «essai sur le jowialisme» annonce des lendemains qui déchantent à une humanité sur laquelle pèse la menace de l'enclavement: «Un blocus par trop étanche enferme la génération montante dans un imaginaire trafiqué, dans des institutions dysfonctionnelles, dans le désinvestissement social, dans des relations humaines exsangues et dans des cheminements voués à la déception.»

La cause de ce désastre appréhendé, dont les premiers signes se manifestent déjà de plus en plus clairement: l'hégémonie étasunienne, un phénomène sans pareil dans l'histoire de l'humanité, qui «ne connaît pas de limites territoriales ni n'épargne de domaines». Fondée sur une écrasante supériorité militaire et technologique, agissante dans l'univers financier de la planète et forte d'imaginaires et de valeurs qu'elle impose par des astuces qui rendent ceux-ci séducteurs, l'hégémonie étasunienne écrase toute concurrence avec une telle efficacité qu'elle rend désirable sa nécessité imposée: «On se plie à leurs mœurs avec une sorte de frénésie. On copie leur cinéma. On tourne en anglais. On dévore leur fast-food. On shabille aussi mal qu'eux. Je doute que l'hégémonie soviétique ou chinoise ait jamais pu compter à ce point sur ces hommages culturels.» Aux accusations d'antiaméricanisme qui ne manquent pas de surgir devant un aussi noir constat, Laplante réplique déjà: «Répétons prudemment la prudente rengaine: d'autres que les États-Unis auraient un pouvoir comparable que, n'en doutons pas, ils adopteraient les mêmes conduites; le fait est, cependant, que l'hégémonie d'aujourd'hui est étasunienne.»

N'allons pas croire, précise l'essayiste, que ce phénomène relève du principe de la génération spontanée. L'hégémonie n'est pas apparue avec l'avènement de Bush II et de ses faucons au pouvoir. Longueven mûrie tout au long du XX^e siècle à la faveur d'événements traumatiques (dépression économique, guerres mondiales) dans lesquels la responsabilité étasunienne est nébuleuse mais, selon Laplante, néanmoins directe, cette hégémonie, de même que les normes et objectifs qui l'accompagnent, n'est pas circonstancielle. «A-t-on lourdement profité des attentats de septembre 2001 pour annoncer une mue déjà terminée? N'en doutons pas. Dès que les États-Unis ont pu s'afficher en «victime du terrorisme international», l'hégémonie pouvait passer des coulisses au salon et lancer la planète dans la démence des guerres permanentes ou préventives.»

Comment expliquer, cela étant, la résignation de plus en plus répandue qui accueille ce déferlement de pouvoir arbitraire, cette «véritable plaie sociale» qu'est devenue l'attitude du «de toute façon...»? Dans une violente charge qui rappelle la fureur polémique d'un Bernanos, Laplante, pour répondre à cette interrogation, fond sur l'empire publicitaire (publicité, relations pu-



Louis Cornéliier

bliques, démarchage, propagande): «L'absence presque complète de résistance culturelle découle du travail de conditionnement mené par la publicité. [...] La publicité, pour exploiter un autre vocabulaire, fonce et conquiert comme une avant-garde de l'hégémonie. À la manière d'une colonne de blindés, elle troue le front et va dévaster l'arrière-pays des résistances. Le déferlement hégémonique s'en trouve facilité.»

Déjà aux prises avec la séculaire propension humaine au jowialisme, cette «attitude de trop souple acceptation», les prophètes de malheur (Orwell, Bernanos, Tillich, mais aussi saint Jean et Cassandre), dont Laurent Laplante chante ici avec mélancolie les indispensables vertus critiques, se retrouvent donc de plus en plus contraints à prêcher dans le désert pour alerter ceux que l'enclavement guette. «De toute façon...», rejoignent-ils en guise de réplique à leurs hauts cris.

Pourtant, pourrait-on avancer pour contredire l'alarmisme de Laplante, les Québécois et plusieurs centaines de milliers de citoyens d'un peu partout dans le monde n'ont-ils pas manifesté, au moment du plus récent assaut contre l'Irak, leur refus de cet enclavement? L'essayiste le constate lui-même: «Quand a-t-on vu, plus précisément, des foules se lever dans vingt cultures différentes pour protester contre l'instauration d'un nouvel ordre social? Si cette perception s'avère, et je ne vois pas pourquoi on n'en ferait pas l'examen, ce n'est pas le jowialisme qu'on trouvera dans les manifestations mais un prophétisme propre à notre époque.» Cela considéré, attention: «Il y a, en effet, dans ces manifestations elles-mêmes, adoption des stratégies uniformément pratiquées et surtout alignement sur le manichéisme qu'affectionne le courant hégémonique. On défèle en chantant les mérites de la paix, acceptant du même coup que les idées soient blanches ou noires, que l'humanité soit écartelée entre le bien et le mal. Pourtant, si l'on y réfléchit, ce n'est pas nécessairement la paix qu'il faut défendre mais la liberté de choisir la meilleure voie.»

Cette pratique du doute affiché, que d'aucuns pourraient être tentés d'attribuer à une pensée paradoxale, est justement ce qui permet à Laurent Laplante d'éviter le piège du dogmatisme qu'il dénonce. Essayiste intense et entier au style de plus en plus prenant, il ne redoute pas d'étaier ses questionnements irréso- lus, dans de passionnants apartés intitulés «aux marges de l'écriture», afin de partager avec le lecteur la part d'incertitude propre à tout travail rigoureux de réflexion. Il témoigne ainsi, courageusement, du fait que la véritable pensée, contrairement au discours de l'hégémonie, doit toujours se ménager des fenêtres ouvertes sur la remise en question.

louiscornelie@parroinfo.net

LES ENFANTS DE WINSTON

ESSAI SUR LE JOWIALISME

Laurent Laplante

Anne Sigier

Montréal, 2003, 232 pages

Calligraphie, poésie et zazen

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il y a de nombreux, les Occidentaux, à avoir cherché dans les religions orientales le salut de leur âme. En chemin, les plus chanceux y auront trouvé aussi l'extrême délicatesse de la poésie tibétaine, dont les extraits, tous de dénuement et de simplicité, se découpent souvent avec la finesse et la grâce d'un oiseau fendait le ciel.

Chez Albin Michel, Jigmé Douche, calligraphe tibétain, dont le prénom signifie «commencer sans peur», publie cette

année ses élégantes calligraphies, accompagnant précisément ces mots si légers de la culture tibétaine, qui sont souvent à la fois réponse et interrogation.

«Le ciel repose-t-il sur quelque chose?», demandait par exemple Shakra, au XIX^e siècle, le même sage qui écrit: «Les lions des neiges ne gèlent pas dans les glaciers, pas plus que les vautours ne tombent du ciel, ni que les poissons ne se noient dans l'eau.»

Entre les textes de *Comme un lotus, écriture et sagesse tibétaines* se déploient les volutes débridées de Jigmé Douche, qui s'est donné comme but de renouveler

l'art de la calligraphie tibétaine tout en respectant son essence. Dans ce livre où tout est espace et concentration, on trouve aussi les réflexions suivantes de Shakra sur l'apprentissage de la sagesse: «Au début, je pris comme maître mon maître [...] au milieu, je pris comme maître les Écritures [...] à la fin, je pris comme maître mon esprit.»

Chez le même éditeur, Jacques Brosse propose quant à lui une approche plus encyclopédique du zen dans *L'univers du zen, histoire, spiritualité et civilisation*.

Brosse y a consigné l'histoire du zen, de ses origines, avec l'éveil du Bouddha, jusqu'à la découverte du zen aux États-Unis, en passant par le Tch'an en Chine et le zen au Japon.

L'ouvrage retrace aussi avec beaucoup d'anecdotes l'histoire de différents maîtres qui ont illuminé la pratique du zen, soit par leur enseignement, soit par leur peinture, soit par leurs poèmes.

On trouvera donc encore ici ces petites réflexions écrites du zen qui font de la vie quotidienne la plus métaphysique des expériences zen. Du maître Tchao-tchou, par exemple, qui vécut en Chine au VIII^e siècle, on raconte l'anecdote suivante:

«Un moine demande à Tchao-tchou: Je viens d'être reçu dans votre monastère. Veuillez m'enseigner ce qu'est mon esprit. — As-tu déjà pris ton repas? — Oui. — Eh bien, va laver ton bol.»

COMME UN LOTUS,
ÉCRITURE ET SAGESSE
TIBÉTAINES

Jigmé Douche

Albin Michel

Paris, 2003, 162 pages

L'UNIVERS DU ZEN,
HISTOIRE, SPIRITUALITÉ,
CIVILISATION

Jacques Brosse

Albin Michel

Paris, 2003, 289 pages

★★★★★ Bernard Perusse, The Gazette
★★★★★ "Whatever you do, don't miss it." Meg Hewings, Hour
"Oeuvre lente et émouvante... le pendant documentaire de *Gaz Bar Blues*." Odile Tremblay, Le Devoir

Amazonie film présente



À L'AFFICHE JUSQU'AU 8 JANVIER

EX-CENTRIS

CINÉMA PARALLÈLE

3536, boul. Saint-Laurent, Mtl. Billetterie (514) 847-2206

Olivieri
librairie • bistro

NOËL
CHEZ OLIVIERI
CHOIX EXCEPTIONNEL
DE LIVRES-CADEAUX

5219, Côte-des-Neiges
Montréal, Qc H3T 1Y1
Tél. : 514-739-3639
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

LIVRES

LA CHRONIQUE

Tristes tropiques



Jean-Pierre Denis

Vous connaissez Moritz Thomsen? Vous avez déjà lu *Living Poor: A Peace Corps Chronicle* (1969), *The Farm on the River of Emeralds* (La Ferme sur le rio Esmaraldas) (1976), *My Two Wars* (1996), ou encore celui dont il est question ici, *The Saddest Pleasure* (1990)? Vous n'êtes pas seuls, la grande majorité des Américains non plus ne connaissent pas Thomsen. Trop marginal, trop révolté contre son pays et ses valeurs, trop idéaliste, trop tout pour un pays où il ne fait pas bon critiquer si ouvertement les grands possédants et le système économique qui leur permet d'accumuler de telles fortunes, ou simplement la classe moyenne, totalement inconsciente des avantages qui sont les siens et de la pauvreté qui règne tout autour. Et quand, en plus, on ne fait pas le jeu des éditeurs et qu'on ne prétend pas être un écrivain, il y a de grosses chances pour demeurer toute sa vie un illustre inconnu.

Qu'est-il donc arrivé à ce petit-fils d'émigrant danois, dont le grand-père avait amassé une fortune colossale avant la grande crise de 1929, dont le père a tant bien que mal réussi à maintenir une petite partie de la fortune familiale, pour que lui, à l'âge de cinquante ans, avec vingt-trois dollars en poche, s'engage dans les Peace Corps pour une mission humanitaire en Amérique latine, plus précisément en Équateur, où il mourra en 1991? D'abord, une haine farouche du père. Une haine qui s'est déportée sur l'ensemble des valeurs bourgeoises américaines et l'a poussé à fuir son pays dont il n'a jamais pu supporter l'arrogance

ni la meurtrière innocence. Quatre ans d'engagement dans le Peace Corps (1965-69) lui laisseront entrevoir l'impuissance de la lutte contre la pauvreté, et les désastres trop souvent provoqués par ce genre d'intervention. Qu'à cela ne tienne, avec son associé Ramon il achètera une ferme en Équateur pour y vivre comme un pauvre, découvrant bientôt que le gringo qu'il est restera toujours un gringo aux yeux des Équatoriens, que même pauvre il est plus riche que ceux qu'il veut aider, que ces derniers le considéreront toujours comme un riche propriétaire, continuant sans vergogne de le voler. Alors, que faire, comment agir? Martin, le narrateur — qui est aussi l'écrivain Moritz Thomsen —, a le courage de remettre en question ses propres valeurs et de toujours maintenir l'ouverture. « Dans cette ferme, il valait mieux ne pas conserver les critères de la classe moyenne américaine. Quel mépris n'avait-elle pas toujours entretenu à l'égard du voleur, du lèche-cul, du menteur, du travailleur vagabond qui touchait sa paie pour pouvoir faire la grasse matinée dans un buisson, ou lorsqu'il travaillait, éprouvait la nécessité de satisfaire un besoin naturel

toutes les trois heures. Si je persévérais dans la haine de ces comportements, je risquais de finir isolé, seul avec Ramon, à l'écart de notre communauté, de ce monde de privations où les pulsions de l'être humain ne visent qu'à assurer une survie animale et où la moralité, telle que nous la concevons, est un luxe que personne ne peut s'offrir. D'un autre côté, pouvions-nous financièrement survivre si nous acceptions les façons locales de se comporter? Et si nous nous insurgeons, cela signifiait-il que nous étions de sales cochons de capitalistes tentant d'exploiter une paysannerie foulée aux pieds? » (*La Ferme sur le rio Esmaraldas*)

Cette beauté morale qui réside au cœur de l'homme

Cet homme, cet écrivain, est à la fois grandiose et pathétique. On ne peut le lire sans en être affecté, sans comprendre ses souffrances (certains lui ont reproché de se désoler de ses propres malheurs), sans éprouver son impuissance, sans admirer son courage et même son idéalisme. On ne peut aussi le lire sans avoir envie de le secouer, de lui dire: hé, réveille! sans trouver catastrophique le rôle qu'il s'est donné, sans pressentir aussi qu'il lui aurait fallu régler une bonne fois pour toutes ses comptes avec son père plutôt que de passer sa vie à ne pas lui ressembler. Mais tout cela apparaît bientôt vain.

Il y a l'homme qui erre, qui se trompe souvent (et même la plupart du temps), qui persiste dans son entêtement, qui se fait des accrochages, qui veut vivre sa vie à lui, dans le travail et le respect des

hommes comme de la nature, qui pardonne tout à force d'humanisme et de compassion quand il lui faudrait appliquer la loi; puis il y a l'écrivain qui cherche à comprendre ce que c'est qu'un homme, ce que sont les passions humaines, pourquoi la pauvreté abolit la morale, qui va de révélation en révélation, toujours en retard sur ce qu'il faudrait comprendre pour être pleinement lucide, qui rend merveilleusement compte, dans des paysages magnifiques, des êtres privés de tout qu'il a côtoyés et appris à connaître, qui oublie que la maladie pourrait bien l'emporter s'il ne s'occupe pas plus de l'homme et un peu moins de l'idée d'humanité, qui, chaque matin, avant l'aube, se donne à l'écriture et au monde pour mieux forger l'homme qu'il veut devenir. Les deux nous marquent, bien que le talent du deuxième soit sans commune mesure avec les errances pathétiques du premier. « Si je vivais maintenant dans une jungle paludéenne, au milieu des Noirs, soumis aux conditions les plus primitives, la raison n'en était pas une grande passion pour la forêt tropicale humide, les recherches ethnologiques ou la population noire; c'était... » Je ne vous en dis pas plus. Lisez plutôt Moritz Thomsen. Il sait merveilleusement se raconter.

LE PLAISIR LE PLUS TRISTE

Moritz Thomsen
Traduction de l'anglais (États-Unis) par Gérard Henri
Éditions Phébus
2003, 391 pages

BEAUX LIVRES

Une débauche végétale

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Les humains ont la mauvaise habitude de croire que les plantes et les fleurs sont une sorte de cadeau de la vie qui n'existe d'abord que pour eux. C'est évidemment une erreur. Colorées, odorantes, épineuses, velues ou non, souvent reliées sentimentalement à un épisode de vie, elles ne sont en fait que des appareils de reproduction étalés lascivement au grand jour. La fleur est un sex-shop. Gorgée de nectars et d'odeurs, offerte, elle est conçue pour attirer les insectes et les oiseaux en ses parties les plus intimes pour qu'ils la perpétuent ensuite. La fleur leurre. Mais c'est donnant donnant. Si les papillons, les fourmis et les bourdons peuvent s'y vautrer et s'y gaver de tous les nectars, c'est en s'enduisant de pollen, en se chargeant de semences ou de graines qu'ils y parviennent. C'est sans compter qu'elle réussit même à séduire le vent, la fleur. Elle ne pense d'ailleurs qu'à ça, séduire. Alors comment s'étonner que les humains ne soient pour elle, en définitive, qu'un système de transport comme un autre...

S'il fallait un livre pour vous convaincre de cette orgie permanente, vous venez de le trouver. Les textes aussi pertinents que libidineux d'Yves Paccalet et les photos toujours suggestives de Gilles Mermet dessinent un étonnant constat de cette débauche merveilleuse. Dès la première page, le ton est donné: « La fleur est une impudeur. Un étalage



d'organes génitaux! Les étamines sont testicules, les pistils ovaires et utérus. Trait-on proposer un bouquet de phallus et de vulves à une innocente?

Mais, surprise, on retiendra autant les qualités poétiques de l'ouvrage que la rigoureuse approche scientifique qui soutient le tout. À l'évidence, ces gens savent de quoi ils parlent: Paccalet explique en introduction que sa quête l'a mené sur tous les continents et les images de Mermet, travaillées en gros plans sur fond noir, sont de véritables œuvres d'art.

Bref, voilà un livre inestimable. Et, comme les fleurs, c'est à mettre entre toutes les mains...

PORTRAITS DE PLANTES

Gilles Mermet et Yves Paccalet
Presses de la Renaissance
Paris, 2003, 224 pages

Un nouvel outil pour la philosophie

GEORGES LEROUX

L'époque actuelle est celle d'un nouvel encyclopédisme, dont les portails virtuels commencent à peine de montrer la richesse. Dans tous les domaines, le besoin d'instruments de travail capables de guider le travail intellectuel vers les ressources pertinentes a conduit à la multiplication de dictionnaires, et la philosophie, qui compte déjà plusieurs classiques en la matière, n'est pas en reste. Le *Vocabulaire technique et critique* d'André Lalande (PUF, première édition 1902), basé sur les travaux d'une communauté de correspondants chargés d'établir les significations des principaux concepts, demeure un outil de première importance. L'*Encyclopédie philosophique universelle* (quatre volumes, PUF, 1998) offre un *Dictionnaire des notions* (deuxième volume) qui permet une exploration historique et thématique des grandes problématiques. On pourrait mentionner aussi plusieurs publications de moindre importance. À tout ce corpus, le nouveau dictionnaire publié sous la direction de Michel Blay vient ajouter un instrument fondé sur un vaste savoir lexicographique et cherchant à répondre aux besoins du présent et il se classe d'emblée dans la catégorie des indispensables.

La structure est alphabétique et présente les rubriques regroupées sous des concepts et notions. On en compte environ 1500, rédigées par 200 auteurs, la majorité œuvrant en France et tous spécialistes en leur domaine. De Pascal Engel pour les questions de philosophie de l'esprit à Michel Narcy pour la philosophie grecque, pour ne citer que deux des membres du comité scientifique, l'équipe a respecté des normes très élevées de clarté et de rigueur qui font

honneur à l'ouvrage. Chaque entrée présente le concept dans son étymologie, son histoire, ses définitions et sa place dans la discussion contemporaine. Si le concept est particulièrement complexe — par exemple pour *esprit, communauté* (pour n'en nommer qu'un, on lira l'excellent article de Gérard Raulet) ou *citoyenneté* — ou surdéterminé par une histoire longue et sédimentée, un exposé de synthèse clarifie les principaux enjeux. Des renvois thématiques et des index croisés facilitent l'utilisation. L'entreprise est résolument tournée vers la discussion des questions actuelles: quand on lit la liste des énoncés des brèves dissertations de synthèse qui sont enchâssées dans le dictionnaire, on est en présence des grands problèmes de la philosophie aujourd'hui. Ce dictionnaire n'est pas fait d'abord pour les spécialistes, il vise surtout le public chaque jour plus étendu que la philosophie intéresse; il offre un guide de premier calibre vers les textes fondamentaux, il multiplie les interfaces avec les sciences qui sont en dialogue avec les philosophes sur des problèmes comme le déterminisme ou la conscience et il fournit des définitions claires de termes techniques, et dans certains cas très récents. Il ne remplacera pas le Lalande, qui est un vocabulaire destiné à la rigueur de l'usage, ni l'*Encyclopédie universelle*, dont il ne peut émuler la richesse de contenu, mais entre les deux, il propose une sorte de *via media* qui manquait jusqu'à présent.

GRAND DICTIONNAIRE DE LA PHILOSOPHIE

Sous la direction de Michel Blay
Larousse et Éditions du CNRS
Paris, 2003, 1105 pages

Le monde dans tous les sens

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Vous êtes prévenus: ce livre est « le plus fastueux jamais produit par le National Geographic », nous informe le quatrième de couverture. On n'a aucun mal à le croire, devant un tel pavé de 500 pages grand format, contenant plus de 200 photos souvent en double page.

Le célèbre institut a fouillé dans ses trésors photographiques accumulés depuis un siècle pour produire un ouvrage somptueux qui part dans toutes les directions. La matière est organisée par grands thèmes: les continents, les îles et l'espace, chaque continent étant ensuite subdivisé en sous-thèmes: le travail, les enfants, les paysages, les loisirs, et ainsi de suite. Malgré la prétention historique, la grande majorité des photos retenues datent des années 90, même si on y trouve quelques clichés ayant une va-

leur plus archéologique, par exemple la pêche sur les bords de la Seine en 1933, ou encore un luxueux service de première classe sur un vol Berlin-Amsterdam des années 30.

Livre typique de table à café qu'on feuillette avec plaisir, l'ouvrage souffre toutefois d'un manque de vision unique, comme si on se promenait d'un continent à l'autre, bombardé d'images, sans fil conducteur qui donne un sens véritable à l'ensemble. Anecdote amusante: entre les tigres, les lagons et les plaines du Far West, on tombe tout à coup sur une photo de 1991 de deux amoureux sur le lac des Castors du mont Royal à Montréal, identifié d'ailleurs comme « le Lac Beaver pris par la glace »!

LES TRÉSORS DU
NATIONAL GEOGRAPHIC
National Geographic
2003, 504 pages

ESSAIS

Économie: dur constat

FRANCIS BOUCHER

Les temps sont durs sur les parquets des Bourses mondiales. La désormais fameuse bulle spéculative s'est évaporée, laissant derrière elle son lot de faillites, comme celle, spectaculaire, de WorldCom. Pour preuve, l'indice Dow Jones des technologies de la communication a accusé des pertes de l'ordre de 86 % en 2002. Qu'elle semble loin, l'époque où l'indice boursier enregistrait des hausses records presque quotidiennement...

Joseph Stiglitz, ex-conseiller économique de Bill Clinton et ancien vice-président de la Banque mondiale, nous convie, dans *Quand le capitalisme perd la tête*, à un voyage au cœur des années 90. Années folles (d'*exubérance irrationnelle*), dira Alan Greenspan, président de la Réserve fédérale américaine) où tout un

chacun voyait poindre à l'horizon une nouvelle économie, carburant aux technologies de l'information. Terminée, l'ère des cycles économiques qui avait toujours marqué le système capitaliste, martelait-on. Désormais, la croissance serait éternelle. Avec l'aide des nouvelles technologies, il serait désormais possible pour les entreprises de contrôler leurs stocks avec une efficacité accrue, mettant ainsi fin aux problèmes liés aux trop pleins d'inventures, principale cause des récessions.

Que s'est-il produit pour que ce bel optimisme se transforme en désenchantement généralisé? Stiglitz tente de répondre à cette question en passant en revue les errements, les fautes, voire les crimes commis durant cette décennie, particulièrement aux États-Unis. Manipulations comparables, dérèglements mal

avisées, l'affaire Enron, tout y passe. Il fustige les responsables des principales institutions économiques, qui sont, à ses yeux, coupables d'avoir « trop cru aux mots, à la notion mystique de confiance dans la prétendue sagesse des marchés financiers, et trop peu regardé l'économie réelle ». Le lauréat du prix Nobel d'économie réserve cependant ses propos les plus durs pour l'administration Clinton, dont il faisait partie, rappelons-nous. L'auteur accuse l'administration précédente d'avoir « succombé aux discours de la déréglementation ».

Stiglitz plaide donc pour un rééquilibrage entre le marché et l'État, à la faveur de ce dernier. La coopération entre les deux doit être de mise. « Chacun compensant les faiblesses de l'autre et prenant appui sur ses forces », écrit-il.

Cet ouvrage apporte une vue

de l'intérieur d'un système économique en perte de repères et de balises. Il offrira, c'est à souhaiter, de précieuses leçons aux décideurs. *Quand le capitalisme perd la tête* constitue par ailleurs un excellent complément à son précédent essai, intitulé *La Grande Désillusion*, nouvellement disponible dans une version compacte et augmentée.

QUAND LE CAPITALISME PERD LA TÊTE

Joseph E. Stiglitz
Fayard
Paris, 2003, 416 pages

LA GRANDE DÉSILLUSION

Joseph E. Stiglitz
Fayard
Paris, 2002, 407 pages

VITRINE DU DISQUE

Un grand artiste est en train de naître

DA COSTA - TCHAIKOVSKI

P.I. Tchaïkovski: Concerto pour violon en ré majeur, op. 35; E. Ysaÿe: Sonate pour violon seul op. 27 n° 3. Alexandre da Costa, violon; Orchestre philharmonique de l'État d'Arad, dir.: Christian Schultz. XXI XXI-CD 2 1477.

Un jeune violoniste enregistre le concerto de Tchaïkovski pour son instrument. Ce qui peut paraître banal se révèle ici assez passionnant. Oubliions le fait qu'Alexandre da Costa vive à Montréal, l'écoute devient encore plus sérieuse et gratifiante. Ce n'est pas la version du concerto qu'on entend ici, mais, dans un monde où l'uniformité commence à dominer, entendre une voix individuelle fait plus que du bien. Le talent, la compréhension suintent de partout. Nul doute possible, plus qu'un grand talent, voici un grand violoniste en herbe, qui sait ce qu'il fait et nous en convainc par la seule force de son archet. La splendeur de la sonorité, si sensuelle et chaude, compense certains manières dans lesquels la jeunesse nage avant de passer un peu plus avant, mais cela est tout à fait dans la nature de ce concerto: il faut séduire et, malgré une certaine facilité, da Costa reste toujours noble. Il faut dire que le chef aide beaucoup, lui qui donne un ton solide aux interventions de l'orchestre (pas un des meilleurs, mais pas mauvais non plus). C'est donc une découverte d'interprète et une sorte de redécouverte d'un jardin pas mal piétiné dont le jardinier a su redonner un air de virginité aux bourgeons. En complément, la troi-



Le violoniste Alexandre da Costa.

sième *Sonate pour violon* seul d'Ysaÿe révèle un autre visage, plus intense, de ce jeune artiste. Da Costa réussit un petit prodige, celui de faire se rendre compte que cette musique, trop souvent limitée aux seuls exploits de concours, peut s'avérer parlante et prenante. Malgré les images flagorantes de la publicité, un jeune musicien nous demande de l'accompagner dans son voyage. Avec ce disque, difficile de lui résister: un grand artiste est probablement en train de naître.

François Tousignant

ROCK

EVERYBODY LOVES A WINNER

Jeff Klein
One Little Indian

Le commentaire qui revient le plus souvent concernant cet album, c'est que bien qu'il marche dans les pas d'une multitude de musiques connues, il parvient à défricher son propre terrain. Des références à la poésie de Emmylou Harris, au monde baigné dans

l'alcool de Tom Waits et aux mélodies de Paul Westerberg ressortent dans les commentaires. L'album a été publié en 2002 en Angleterre, où Klein réussit le mieux à se faire entendre, mais est sorti à l'automne de ce côté-ci du monde. On découvre un chanteur sombre se terrant dans des atmosphères qui n'ont rien de réjouissant, qui aborde le monde avec une sensibilité qui n'a rien de la résignation. Tout au long de l'écoute, mais surtout sur la rocaillieuse Californie, l'influence qu'a pu avoir sur le chanteur-compositeur John Mascis, de Dinosaur Jr., ressort. Le monde ne tourne pas rond dans l'univers de Klein, mais la beauté de sa voix et des arrangements de la dizaine de pièces réunies sur ce disque au titre cynique fait en sorte qu'on ne sait plus à quel saint se vouer. Il y aurait espoir en la demeure. D'une profondeur enviable.

Bernard Lamarche

POP ROCK

SPANKED

AS Dragon
Tritacat - Fusion 3

La palette des frissons couverts par AS Dragon est ahurissante. Entre le rock funky, la pop brachée et un maniérisme de bon aloi, le quintette parisien a tout pour faire décoller une soirée qui stagne ou une journée maussade. Essentiellement rock'n'roll mais ratisant plus large, vers l'électronique notamment, la troupe fait honneur à l'étiquette Tritacat, fondée par l'aussi déjanté Bertrand Buralat (avec qui le groupe a débuté, d'ailleurs). La convulsion

VOIR PAGE E 8: VITRINE

BEAUX LIVRES

Paris, ville arabe

JOHANNE JARRY

Les auteurs l'affirment sans hésiter: «Paris est, depuis deux siècles, une capitale arabe.» Mais surtout: «Paris est depuis toujours au cœur d'une relation paradoxale de la France avec le monde arabo-musulman.» C'est la complexité de ce lien que les auteurs mettent au jour, accompagnant leurs propos d'un matériel iconographique capable de témoigner, à lui seul, de la présence des Orientaux et des Maghrébins à Paris depuis 1830 jusqu'à aujourd'hui. Ils ont retenu, parmi plus de dix mille photos, cinq cents photographies qui transforment ce document historique en beau livre.

Dès la fin du XIX^e siècle, la capitale française rêve d'opium et de harem. Ce goût d'exotisme, entre-tenu entre autres par les artistes, plaît aux publicitaires; leurs affiches colorées font la promotion de cigarettes, de tapis et de savon. L'influence orientale est particulièrement saisissante lorsqu'on regarde la photographie *Au pied de la tour Eiffel* (vue générale de l'Exposition universelle), prise en 1900. La plupart des toits des pavillons construits pour l'occasion sont des dômes dont on devine la blancheur. La tour Eiffel détonne dans ce décor des mille et une nuits.

L'envers de la médaille est plus dur: colonisation, racisme, répression. Des colonies (Tunisie, Maroc) accèdent à l'indépendance. L'Algérie veut sa liberté, elle aussi; la France s'y oppose. Le 17 octobre 1961, trente mille Algériens descendent dans les rues pour manifester pacifiquement contre le couvre-feu qu'on leur impose. L'intervention, dirigée par Maurice Papon, conduit à l'arrestation de quinze mille manifestants, et plusieurs sont jetés dans la Seine. La riposte prend la forme d'attentats.

Les auteurs n'ont pas lésiné sur le travail de recherche; ils renvoient systématiquement le lecteur à d'autres sources, multipliant les notes en marge d'un texte principal déjà fort dense. Classé dans la catégorie des beaux livres, *Le Paris arabe* permet d'abord et avant tout une lecture moins ponctuelle des divers aspects qui entourent la réalité arabe en France, particulièrement plus visible à Paris.

LE PARIS ARABE

Pascal Blanchard, Éric Deroo, Driss El Yazami, Pierre Fournié, Gilles Manceron
Éditions La Découverte
Paris, 2003, 247 pages

«Bio», à la vie, à la mort

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Bien sûr, c'est l'hiver même si la poudreuse ne montre pas beaucoup d'empressement à coloniser les trottoirs urbains. Et l'on peut facilement compter sur les doigts d'à peine quelques mains les gens qui sont déjà en train de planifier leur potager pour l'été prochain. N'empêche. Si vous vous préparez au «virage bio», cette bible qui vient de paraître chez Larousse va vous permettre de vous lancer dès le printemps prochain dans l'entreprise.

C'est qu'on ne s'improvise pas «bio». Le jardinage biologique, c'est plus que des techniques de compagnonnage de plantes ou des amendements de sols naturels: c'est un style de vie. Une façon de vivre en harmonie avec l'environnement dans lequel votre potager prendra forme avec les années. Les gens de la Henry Doubleday Research Association — une société tout ce qu'il y a de plus *british* avec des ramifications états-uniennes — expérimentent là-dessus depuis des décennies et ils nous livrent ici les fruits (et légumes) de leurs recherches.

Des débutants jusqu'à experts, tout le monde trouvera dans ce gros livre réponse aux questions les plus courantes comme les plus pointues: comment préparer le sol du potager avec différents types d'amendements (composts, paillis, recouvrements); comment aménager physiquement le jardin

(en billons, en planches); tout sur les plantes et les fleurs aussi, et les arbustes avec lesquels elles s'entendent bien, sans compter les stratégies d'ensemble à mettre en place pour lutter efficacement contre les maladies, les mauvaises herbes et les insectes nuisibles qui risquent de vous empoisonner l'existence en grugeant vos carottes ou vos tomates.

Truffée de photos, de tableaux, de plans, cette encyclopédie est une véritable mine d'or. D'autant plus que le tiers du livre est réservé à une sorte d'index en deux parties qui porte le nom étrange de «dictionnaire»: un dictionnaire des plantes (description, besoins, type de sol, insectes bénéfiques, compagnonnage, etc.), de «Ail» jusqu'à «Topinambour»; et un dictionnaire des maladies avec causes principales et traitements à la clé.

Tout serait parfait s'il ne fallait tenir compte du fait que ce gros livre ne s'adresse pas vraiment de façon spécifique au climat dans lequel nous vivons et qu'on n'y fait pas référence, par exemple, aux journées d'ensoleillement auxquelles les plantes d'ici sont limitées. Que voulez-vous, comme disait l'autre: on ne peut pas tout avoir, tout en même temps...

L'ENCYCLOPÉDIE DU JARDINAGE BIO

Larousse en association avec le Henry Doubleday Research Association
Paris, 2003, 416 pages

Sublime de vérité

SOPHIE POULIOT

Guerrière, amante, mère, artiste, scientifique, décidée... si la femme a trop peu de place dans l'histoire telle que racontée par les hommes, elle la construit jour après jour à force de larmes, de sourires, de sang, de sueurs, de pulsions et de plaisirs.

L'équipe des Éditions Geo a voulu rendre hommage à cette moitié de l'humanité souvent condamnée par l'autre moitié à rester dans l'ombre ou à vivre sous des projecteurs qui ne révèlent que leur corps. Dans ce livre magnifique, des femmes sont croquées sur le vif, du Népal à Djibouti en passant par la Sibérie et le Pakistan. C'est en plein cœur de leur quotidien qu'elles sont immortalisées, et ce, de fort belle façon.

Néanmoins, ce livre grandiose ne serait pas ce qu'il est sans les textes qui introduisent chaque chapitre et ceux qui accompagnent les illustrations. Bien loin d'être anodins, ceux-ci forment la colonne vertébrale de l'ouvrage, ancrant chaque image dans la réalité, dont la donne se métamorphose d'une région du globe à l'autre. *Femmes* est à mille lieues de n'être qu'esthétique. Cela peut être, en soi, une prise de position non négligeable.

En plus de tous les parallèles qui sont tracés entre les droits, les rôles et la situation des femmes résidant aux quatre coins du monde, ainsi que des statistiques précises qui achèvent de situer clairement les propos des auteurs, le lecteur y apprend des faits surprenants. Parmi ces révélations, mentionnons, par exemple, l'existence de la Self Employed Women Union, un syndicat créé par des ouvrières de l'Afrique du Sud. Certains chiffres ne seront pas, non plus,

sans étonner: 60 % des unions célébrées de par le monde sont des mariages arrangés; en 2000, au moins 225 000 femmes et enfants d'Asie du Sud-Est ont été vendus à des ressortissants de pays étrangers; aux États-Unis, 35 % des femmes universitaires poussent leurs études jusqu'aux cycles supérieurs, contre 32 % des hommes universitaires, mais le revenu des premières est en moyenne de 23 % inférieur à celui des seconds. Hélas, aucune statistique canadienne n'est citée, ce qui laisse au lecteur d'ici le choix d'identifier sa nation aux pays d'Europe ou encore aux États-Unis.

On l'aura deviné, chacune des auteures de ce livre est depuis longtemps impliquée dans ce que l'on pourrait nommer la cause internationale des femmes, si vaste soit le spectre d'activités que cela peut couvrir. Pascale Senk (chargée du chapitre «Les femmes et l'amour») est reporter internationale; Sylvie Schweitzer («Les femmes et le travail») est une historienne spécialisée dans l'étude de l'évolution professionnelle de la femme; Joëlle Kauffmann-Brune («Les femmes et la maternité») est gynécologue et a œuvré dans les pays les plus et les moins favorisés de la planète; Leila Sebbar («Les femmes dans la tourmente») est une écrivaine d'origine maghrébine; Colette Gouvion («Les femmes dans l'action») est journaliste, et ce, depuis les années 1950. Elles toutes, en plus des multiples photographies qui y ont œuvré, font de *Femmes* un ouvrage d'une qualité exceptionnelle.

FEMMES

Collectif
Geo Solar
Paris, 2003, 225 pages

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Journal d'une ménagère à Auschwitz

CHRISTIAN
DESMEULES

Auschwitz, septembre 1943. L'histoire avec sa «grande hache» s'abat consciencieusement sur l'Europe. On déporte, on s'approprie, on extermine. Côté jardin: la jeune épouse d'un officier SS qui vient d'être nommée au camp, ses problèmes d'intendance, ses questionnements existentiels, son rôt de porc, sa coiffure, son ennui. Côté cour: les fumées nauséabondes qui s'échappent jour après jour des fours crématoires du camp de concentration situé à quelques kilomètres du village des officiers.

Le roman d'Yves Gosselin, qu'il dédie à «toutes les victimes des idéologies totalitaires», se présente comme le récit du séjour d'Anna Schwartz dans les coulisses de l'horreur mécanisée d'Auschwitz de septembre 1943 à juillet 1944 — «huit mois de bonheur tranquille mêlé de soucis domestiques». Comme son mari est chargé de tenir le registre des morts au camp, Anna croit que celui-ci s'ennuie, elle s'imaginerait l'abattement moral qu'il ressent est causé par sa sous-utilisation dans des fonctions mineures au camp: consigner les décès dus aux accidents ou aux épidémies qui y surviennent à l'occasion. De quoi faire «mourir d'ennui» son petit mari... La vie professionnelle est parfois injuste.

Le couple prendra rapidement deux jeunes femmes du camp à son service — une aubaine. Une juive, bonne à tout faire et coiffeuse de madame, et une chrétienne fondamentaliste qui leur servira de cuisinière. Ainsi va la vie de cette femme d'intérieur. Aperçoit-elle une montagne de chaussures d'enfants? C'est qu'on a procédé à une collecte pour les réparer...

Discours et déception

Paru en juillet dernier — ce qui est pousser la discrétion un peu loin —, *Le Jardin du commandant* était pour ainsi dire passé inaper-

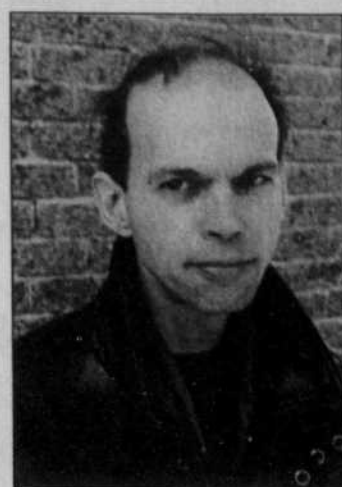
çu. L'attention suscitée par *Discours de réception* (Lancôt, 2003), second roman de Gosselin, enscensé dans ces pages par le collègue Louis Hamelin et finaliste de l'édition 2004 du Prix littéraire des collégiens, nous y ramène. Les deux romans partagent de façon générale une préoccupation dominante pour l'Holocauste juif, l'horreur nazie, qu'ils s'emploient tous deux à dénoncer par l'absurde.

Reposant entièrement sur l'ironie et le second degré, *Discours de réception* plonge le lecteur en 1953 dans une France vaincue par l'Allemagne hitlérienne. Un médecin «maréchaliste» y fait l'éloge de Louis-Ferdinand Céline, auquel il succède à l'Académie française. Une uchronie étonnante, qui n'a pas l'ampleur du *Maître du Haut-Château* de Philip K. Dick

mais qui provoque, agace et laisse un peu méfiant. En raison surtout du laminage plutôt singulier de l'œuvre de Céline auquel se livre Gosselin. Plus rien du Céline farceur désespéré, champion du grotesque, il n'y reste plus que l'antisémitisme — la cause est entendue. Et ça ne plaît pas à tout le monde. Mais ceux qui savent lire liront *Discours de réception*. Les autres, lecteurs au premier degré, agités du bocal ou polémistes en mal de batailles, ceux qui connaissent leurs lettres mais sans jamais dépasser l'alphabet, ceux-là pourront toujours croire qu'il s'agit d'autre chose que d'une critique impitoyable de l'antisémitisme et des idéologies totalitaires.

Au final, *Discours de réception* est un portrait étonnamment unidimensionnel de l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle, qui s'accommode d'approximations, d'accrocs à la vérité, de connaissances de deuxième ou de troisième main. Ce qui n'est pas très prudent lorsqu'on manipule l'ironie et la dynamite comme il le fait. En passant: c'est en 1932, année de la publication de *Voyage au bout de la nuit*, et non en 1934 comme l'écrit trois fois Yves Gosselin que Céline a vu le prix Gon-

Le Jardin du commandant met le doigt sur toutes les lâchetés, les petites et les grandes

SOURCE 42^e PARALLÈLE ÉDITEUR
Yves Gosselin

court lui échapper. Dans la même veine, qu'est-ce que ce mouvement littéraire du «Drum und Drang allemand» qui apparaît à deux reprises dans son récit? A peu près, erreurs ou ironie au quatrième degré? Mais si on s'empoigne toujours à propos de l'auteur de *Rigodon* et de *Mort à crédit*, c'est que l'œuvre demeure vivante. Et c'est tant mieux. Pour le reste, Céline pourrait dire que c'est encore «trouffignoliser l'adjectif» ou «enculagiller la moumouche». Fin de la parenthèse et retour aux fumées d'Auschwitz.

La pierre seule est innocente

Afin de marquer comme il se doit leur entrée dans la petite société des officiers d'Auschwitz, Anna organise une «soirée littéraire et musicale avec intermède charmant»: Bach, Wagner, Goethe, Schiller, etc. On fait le projet d'un

petit jardin, même si le climat polonais est détestable, on réquisitionne un autre juif de notre connaissance (il n'était que témoin à notre mariage) pour s'en occuper. Et puis c'est la débacle de 1944, le transfert à Dachau.

Avant de mourir à un âge avancé, l'homme se donne la peine de laisser une lettre dans laquelle il explique à son épouse ce qu'il a fait à Auschwitz. Sans aller jusqu'à abjurer sa foi dans l'idéologie nationale-socialiste, il lui avoue sa responsabilité directe dans la mort d'une personne en particulier. *Le Jardin du commandant* met le doigt sur toutes les lâchetés, les petites et les grandes. «L'ignorance est parfois notre seule sauvegarde contre le monde extérieur. Ainsi en va-t-il du peuple allemand. Un peuple ne peut renaitre si la vérité lui est une épreuve aussi cruelle que le mensonge.»

Citant Hegel, pour qui «la pierre seule est innocente», l'auteur nous brosse le portrait intime de cet «envoûtement collectif» auquel des millions d'Allemands ont consenti durant ces années noires. Une éloquente démonstration des moyens dont dispose la littérature. Comment parler d'Auschwitz aujourd'hui? Comment choquer? Comment secouer l'indifférence et l'oubli? Yves Gosselin, en évoquant de cette façon la légèreté, les silences complices, l'aveuglement, fait le pari exigeant d'une littérature de combat.

LE JARDIN DU COMMANDANT

Yves Gosselin
42^e Parallèle
Montréal, 2003, 284 pages

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
15 au 21 décembre 2003

1	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	J. K. ROWLING	Gallimard
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	M. MARTEL	XYZ éd.
3	Roman Qc	LES FILLES DE CALÉB: 3. L'abandon de la ménagère	A. COUSTURE	Libre Expression
4	Biographie Qc	L'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression
5	Humour Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2003	S. CHAPLEAU	Boréal
6	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE	S. LAPORTE	La Presse
7	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2004	F. CHARTIER	La Presse
8	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2004	M. PHANEUF	L'Homme
9	Biographie	LE TEMPS DES AVANTS	C. AZNAVOUR	Flammarion Qc
10	Sport Qc	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS	NORMAND/BRUNEAU	L'Homme
11	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
12	B.D.	ASTERIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCONNY	Albert René
13	Histoire Qc	LES COULEURS DES BOIS	G.-H. GERMAIN	Libre Expression
14	Biographie	JFK, LE DERNIER TÉMOIN	ESTES/REYMOND	Flammarion
15	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, 1	A. BRASHARES	Gallimard
16	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil
17	Cuisine Qc	101 PERSONNALITÉS, 101 RECETTES	COLLECTIF	Johanne Demers
18	Cinéma	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX - Armes et guerre	C. SMITH	Pré aux clercs
19	Biographie	VIVRE POUR LA RAISONNER	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset
20	Guide Qc	LE GUIDE DE LA MOTO 2004	C. SIDWELLS	Les Guides Moto
21	Roman Qc	LE CAHIER NOIR	M. TREMBLAY	Leméac
22	Guides Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2004	COLLECTIF	Communications Vél
23	Jeunesse	LE DICO DES FILLES 2004	ROYER/DUPUY-SAUT	Fleurus

Raoul Roy

Une exclusivité

Belle, simple, facile à lire

C'est Renaud-Bray!

Les gravures de Raoul Roy

« Ces vieilles chansons grivoises, chansons de marin, ont marqué le peuple québécois... »

A la cienne

Aux marches du palais

C'est dans le mois de mai

Mon revenant de la jolité

C'est sur les bords du St-

18,99 \$

24	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBOUILLARDS	COLLECTIF	Bayard
25	Polar	LE PROTOCOLE SIGMA	R. LUDLUM	Grasset
26	Roman	COURAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité
27	Cinéma	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX 1, 2 - Le retour du roi	J. FISCHER	Pré aux clercs
28	Roman	LE COMPLEXE DE DI	D. SJÖE	Gallimard
29	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2004	COLLECTIF	Boréal
30	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE	COLLECTIF	Fides
31	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS	SHER/MARSDEN	L'Homme
32	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme
33	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
34	Biographie Qc	CAMILLE LAURIN	J.-C. PICARD	Boréal
35	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3	N. LESTER	les Intouchables
36	Roman	LE LIBRAIRE DE KABOUL	A. SEIERSTAD	JC Lattès
37	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard
38	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE	COLLECTIF	Marabout
39	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1 - Gabrielle	M. LABERGE	Boréal
40	Cuisine	PORTO - Le guide du connaisseur	G. SPENCE	Modus Vivendi
41	Biographie Qc	CLAUDE BLANCHARD, UNE VIE D'ARTISTE	F. DUVAL	Trait d'Union
42	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages
43	Photos	366 JOURS POUR RÉFLÉCHIR À LA TERRE	Y. ARTHUR-BERTRAND	La Martinière
44	Polar	SECRETS D'OUTRE-TOMBE	K. REICHS	Robert Laffont
45	Essais Qc	PAROLES DE FEMMES	A.-M. VILLENEUVE	Québec Amérique

♥ : Coup de Cœur RB Nouvelle entrée Note de lecteurs depuis parution

À Noël, offrez un Coup de Cœur!

25 succursales au Québec

www.renaud-bray.com

TRAVERSÉE DES OMBRES

J.-B. Pontalis
Gallimard
Paris, 2003, 205 pages

BLOC-NOTES

Crinières au vent

On voit la pub défilier sur les ondes. Les chevaux blancs, plus photogéniques que Julia Roberts et Cameron Diaz, agitent leurs crinières au vent; bêtes célestes qui semblent danser à l'écran, si gracieuses qu'il ne leur manque qu'une corne de licorne pour la photo du dimanche. Trop gracieuses, au fait, trop apprêtées. Ça nuit à leur sauvagerie. Mais après ovations à Shawinigan puis à Toronto, comment pourrait-on manquer le passage à Montréal de *Cavalía*, spectacle équestre de l'heure? Le voici posé sous son mégachapiteau à l'angle du boulevard Métropolitain et de Côte-de-Liesse. Dans la sloche et la glace, les autos font du tête à queue sur l'autoroute afin de s'y frotter de plus près.

Le public va y accourir en famille durant le temps des Fêtes, du moins le public assez riche pour s'offrir les billets. Les autres en rêveront peut-être. À cause du poids des symboles collés aux sabots du cheval que charroie notre inconscient.

Ça galope donc par chez nous. *Cavalía* offre au spectateur un tour d'horizon bondissant des noces de l'homme et du cheval, de la préhistoire à la Rome antique, en passant par la Grèce, la Chine d'autrefois, l'Occident d'hier et d'aujourd'hui. Trente-trois étalons, de race lusitanienne pour la plupart, 27 artistes acrobates, une scène de 50 mètres de largeur destinée aux ébats de la faune à deux et à quatre pattes. Le mégashow est produit par le Québécois Normand Latourelle, qui a travaillé cinq ans au Cirque du Soleil et s'est imprégné de l'esprit de la troupe.

Cavalía possède ses mérites artistiques indéniables mais repose également sur l'heureux mariage de l'homme et de sa plus noble conquête. Monter ce duo sur scène, c'est le succès garanti.



Odile Tremblay

On le constate aussi quand on se promène ailleurs. En France, le gitan Bartabas dans son cirque équestre *Zingaro* éblouit l'assistance avec des numéros où cheval et cavalier ne font plus qu'un, devenus centaures, éblouissants de maîtrise. Au hasard des pays du Maghreb, le spectacle à voir est celui de la cavalcade guerrière des armées tribales qui s'affrontent dans les fêtes de village, ou reprennent ça de façon plus clinquante pour le compte des touristes. Charge de cavalerie, armes, costumes spectaculaires; ça vous rentre dedans. Oui, les spectacles équestres, à quelque sauce qu'ils soient apprêtés, fascinent les foules.

Depuis moins d'un siècle, on n'a plus besoin de cet animal pour faire nos courses, mais l'occasion est belle de le réinventer à travers le cirque équestre. Les nouvelles techniques de dressage affinent aujourd'hui la communication entre l'homme et le cheval. Finis le fouet et les éperons du maître tortionnaire. Désormais, ça se joue au chuchotement, à la caresse. *Cavalía*, et c'est un des immenses atouts du spectacle, profite de cet art

nouveau du dialogue entre humains et équidés. D'où la grâce des mouvements. Voilà pour les fleurs.

Et des fleurs, on en retrouve partout sur le chemin de *Cavalía*. Les critiques débordent d'éloges. Si bien que je roulais l'autre soir à contre-courant du vent d'encensement avec ma propre impression mitigée. «The hottest ticket in town», écrivait un critique de la Ville reine. Cinq étoiles accordées par le *Toronto Star*. N'en jetez plus.

Au delà des prouesses des voltigeurs, de la beauté des étalons libres, sans bride ni harnais, au delà aussi du rapport intime établi entre les chevaux et leur sublime dresseur Frédéric Pignon, au delà de tout ce qu'on trouve de bien en somme dans ce *Cavalía*, je sentais l'autre soir, mauvaise graine de public comme je suis, une irritation me gagnant devant l'esthétique guimauve du spectacle.

Mettons que j'en avais contre le petit côté «David Hamilton» pour cheval et son maître qui colore le spectacle. Vous savez, cette joliesse assez mièvre qui colle à la crinière trop bien brossée du cavalier comme de son étalon, cette beauté léchée, propre, au bord du quêtaine et pas juste au bord parfois, affichée à pleines diapositives de forêts d'automne ou de printemps en décors d'arrière-scène.

Je voyais ce *Cavalía* rempli de promesses, mais des promesses à roder encore pour atteindre un jour le calibre du Cirque du Soleil, dont on sent l'influence partout dans le spectacle équestre. La musique est très proche de celle d'*Allegria*, mais les costumes sont moins parfaits. Quant aux numéros de voltige humaine, ils sont tantôt éblouissants, tantôt mal accrochés aux prouesses des chevaux. Il y manque l'exquise touche de magie posée par le Cirque du So-

leil sur ses propres spectacles, surtout sur *Varekai*, un sommet de poésie.

Ça doit être long à acquérir, cette espèce de bon goût supérieur, inquantifiable, indéfinissable. Étrange substance qui constitue pourtant le Sésame ouvrant à un spectacle les portes de l'Europe, si exigeante en matière de cirque équestre, dont elle conserve vivantes chez elle les traditions. Un jour sans doute, les concepteurs de *Cavalía* ou du prochain spectacle du genre trouveront leur style à eux, en envoyant valser l'influence trop marquée du Cirque du Soleil ou même celle de Robert Lepage, dont on sent l'ombre planer. Ils créeront leur propre univers original, plus sophistiqué dans son imagerie, dans le choix des diapos du spectacle multimédia, que celui-ci. Ils décrocheront la fleur bleue de la crinière des chevaux et tout le monde s'en portera mieux.

Je me dis que ça se perfectionne lentement, un spectacle, plus lentement qu'au rythme de la quinzaine de représentations de Shawinigan, des 35 soirs à Toronto, du séjour montréalais sous le chapiteau géant. Malgré les chevaux magnifiques, les numéros souvent réussis, je suis sortie de *Cavalía* moitié enchantée, moitié déçue, un pied à cheval, un pied à pied. Il me semblait qu'un peu plus de finesse et d'invention dans l'emballage aiderait Pégase à s'envoler vraiment, plus haut, plus loin que sous ce chapiteau d'hiver déparé par tant de décors de bonbons fondants.

Cette chronique fera relâche au cours des deux prochaines semaines pour cause de vacances. Joyeuses Fêtes à vous!

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 6

chez AS Dragon est contagieuse. Avec ces petites histoires toutes aussi tordues et toutes aussi sexy les unes que les autres, le groupe est porté par la petite furie qui porte le nom de AS Dragon a été jeté dans les catégories les plus courantes: rock *sixties*, *seventies*, néo-garage, post-punk, revival mod et même rétro-futuriste. En tous les cas, si le groupe rêve de se planter les pieds solidement dans la scène new-yorkaise, où le rock revit ses belles heures, il ne devrait pas trop déraiser. Suave à l'occasion, survolté ailleurs, AS Dragon n'a certainement pas froid aux yeux. Il ne manquerait plus que le groupe passe par ici. Avec sa bande, Natasha, qui vient de la danse contemporaine — une ancienne élève new-yorkaise de

Martha Graham —, donne des concerts mémorables, dit-on.

B. L.

THE STILLS

Logic Will Break Your Heart
Vice Records

Les nombreuses références à la pop-rock sombre des années 80 font que la musique de la formation montréalaise The Stills correspond à une zone d'un relatif confort. Ceux qui ont aimé et qui aiment encore The Smiths, Echo and The Bunnymen, The Cure ou encore (et peut-être davantage) The Church apprécieront certainement. The Stills, cette bande de Montréalais remarqués au début de saison par le *Rolling Stone Magazine* qui en a fait la prochaine grosse affaire sur la planète mu-



sique, cultive avec goût une sorte de désinvolture romantique. La voix planante et légèrement timide de Tim Fletcher contribue à cette mouture rock'n'roll qu'à lui seul le mot «rêveur» vient qualifier parfaitement. Chaque pièce parvient à définir ses atmosphères avec une assurance que

d'aussi jeunes groupes, franchement, possèdent rarement. Charmante sans être mièvre, cette musique accroche et parvient à faire décoller sans trop de résistance. L'équilibre est étonnant entre les guitares tourbillonnantes et celles, plus en avant, qui découpent les rythmiques sans être agressives. Le mérite en revient peut-être au travail de production de l'ex-Me Mom and Morgentaler, Gus Van Go. Le plus étonnant, avec cet album, c'est que non seulement les quatre musiciens sont parvenus, très rapidement, à participer d'une mouvance rock'n'roll forte à New York, mais qu'ils ont réussi le difficile défi de se trouver une niche bien à eux, et de l'habiter avec assurance en proposant un son bien à eux. Une pop irrésistible et intelligente.

B. L.

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 27 DÉCEMBRE 2003 AU 2 JANVIER 2004

Les **NOUVEAUTÉS** et le **CINÉMA** en résumé, pages
★★★★★★ **4 à 6**

La liste complète des **FILMS**, des **SALLES** et des **HORAIRES**, pages
★★★★★★ **7 à 14**

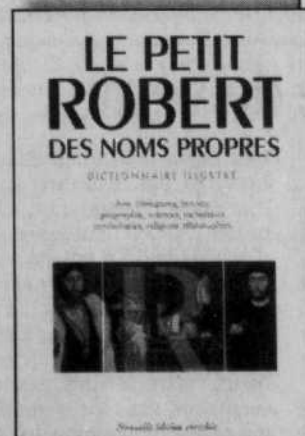
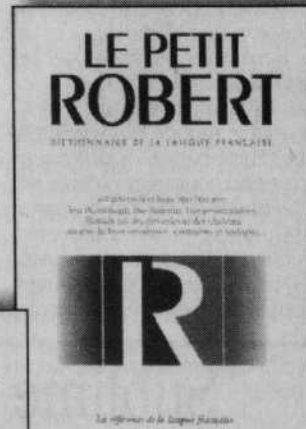
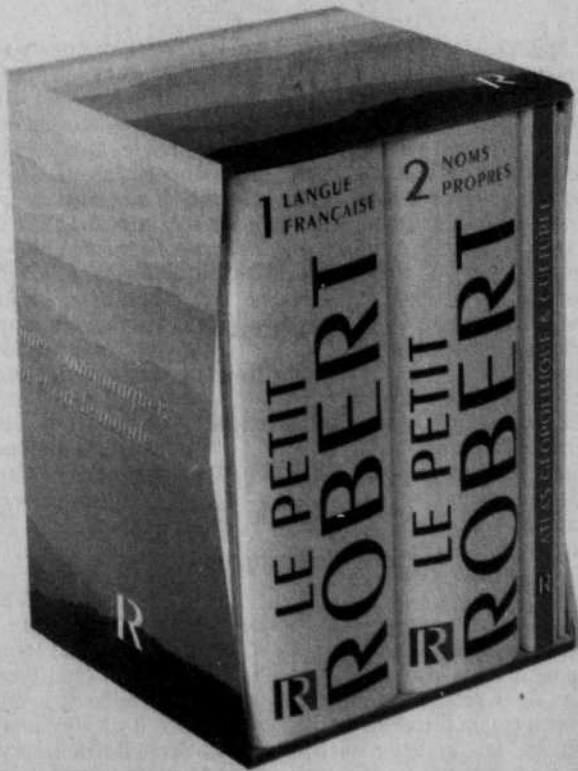
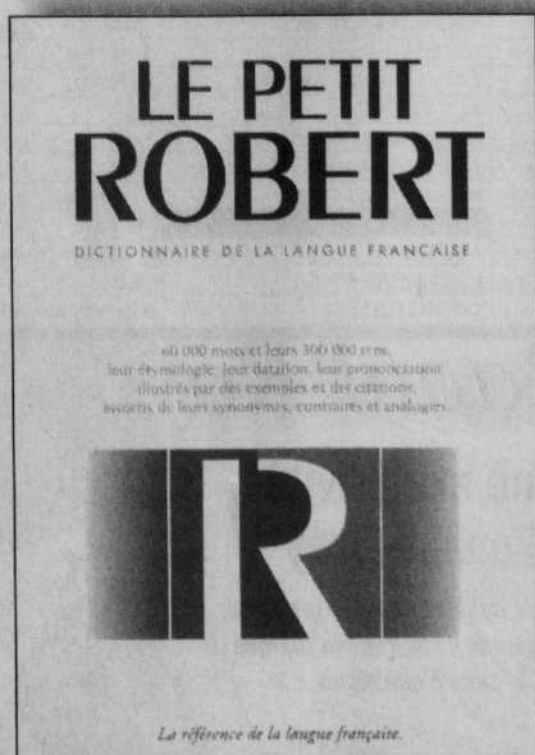
dans **L'AGENDA culturel**

Cette année, pourquoi ne pas emballer un ROBERT pour...

... TROUVER LE MOT JUSTE DANS LA PHRASE JUSTE

... LA LANGUE ET LA CULTURE

... UNE PLUS GRANDE AISANCE DE LECTURE



... RÉUSSIR AU PRIMAIRE

... VOTRE PASSE-TEMPS FAVORI

... S'OUVRIR À UNE AUTRE CULTURE

